

LES SEPT SAGES DE ROME

Introduction

Le roman des *Sept Sages de Rome* est inspiré d'une œuvre beaucoup plus ancienne que l'on pense être d'origine indienne, ou persane, datant du V^e siècle avant J.C., traduit en arabe au VIII^e siècle avec pour titre *Le Livre de Sindibad*,

En Occident, la version la plus ancienne aurait été rédigée dans la première moitié du XII^e siècle à partir de récits oraux. Elle est aujourd'hui perdue. Les premières versions que nous possédons ont été écrites en France, selon deux orientations, représentées l'une par le *Dolopathos*, inspiré de sources orales, plus ancien, et l'autre par *Le Roman des Sept Sages de Rome* qui préserve davantage la forme et les contenus de l'Orient. C'est de cette deuxième branche que sont issues toutes les versions moyen-anglaises. Ces deux branches se sont développées indépendamment l'une de l'autre et pratiquement au même moment.

Il subsiste huit manuscrits moyen-anglais rédigés entre le XIV^e et le XVI^e siècle, également une version en gallois et une autre en écossais, auxquelles s'ajoute une version moyen-anglaise en prose. Le texte le plus ancien (vers 1275) est contenu dans notre manuscrit Auchinleck (f. 85a à 99d) datant de 1335 environ. Ce texte est malheureusement incomplet. Il manque le début et la fin du poème dont il ne reste que 2646 vers. Il est écrit dans le dialecte du Kent, en distiques octosyllabiques « matière première du roman¹ »

Toute l'histoire se joue dans la réponse à une question : Florentin, le fils de l'empereur mérite-t-il la mort ? Ce prince, instruit par sept sages, qui pendant sept longs jours, ne peut ou refuse de parler, a-t-il réellement abusé de la jeune épouse de son père, sa belle-mère ? A-t-il l'intention de dépouiller son père de son royaume, voire de le tuer pour prendre sa place, comme l'affirme cette dernière ? Telle est l'accusation que sa marâtre porte contre lui. Telle est la situation qui constitue l'histoire-cadre de ce poème.

Dans cette histoire-cadre viennent s'inscrire plusieurs récits enchâssés, de courtes anecdotes qui serviront d'*exempla*. Chaque jour, pendant sept jours, l'un des maîtres de l'enfant va, par son récit, démontrer au roi qu'il se trompe en croyant son fils coupable et lui faire comprendre qu'il ne faut jamais croire ce que disent les femmes. De son côté, chaque jour, par un autre récit, l'impératrice tente de convaincre son époux de la culpabilité de son fils et de la nécessité d'en finir avec lui. En effet, seule la mort du prince lui garantira que son secret ne sera pas révélé, car c'est elle qui a voulu le séduire alors qu'il ne pouvait se défendre puisqu'il était privé de parole.

Que croire ? Qui croire ? Que faire ? L'empereur va-t-il exercer pleinement son « métier » d'empereur, se ranger du côté de son épouse et rendre justice ou être père avant tout et laisser la vie à son enfant ? Tel est le dilemme auquel ce monarque se trouve confronté.

Ce n'est qu'au huitième jour que le prince pourra parler et se disculper. Le lecteur est ainsi ballotté tout au long du poème par « ces récits contradictoires qui impriment au roman un mouvement de balancier qui se poursuit jusqu'au moment où le fils pourra reprendre la parole et faire advenir la vérité² ».

Que retenir des différents récits ? Ils sont une sorte de miroir où se reflète la propre image de l'empereur avec son histoire, ses tergiversations, ses avancées et ses reculs ; ils mettent en lumière les défauts, voire les vices, de son épouse, trop jeune pour ce roi déjà âgé, femme cruelle, fourbe et menteuse. Ils développent ainsi différents points de vue à partir des événements de l'histoire cadre, amenant le lecteur à essayer de trouver la vérité, si toutefois il le peut, car comment parvenir à cette vérité dans un monde dans lequel les apparences sont trompeuses et la femme manipulatrice par excellence ?

¹ J.R.R. Tolkien, *Lais du Beleriand*, Paris, Christian Bourgois, 2006. Introduction de Christopher Tolkien.

² Yasmina Foehr-Janssens, *Le Temps des Fables*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 13.

Ces récits illustrent également certaines oppositions : parole et silence, savoir et silence, vérité et mensonge, apparence et réalité, justice et miséricorde, orgueil et cupidité, obscurité et lumière, etc.

Le titre même du poème, *Les sept sages de Rome*, nous interpelle avant même que nous en ayons commencé la lecture. Pourquoi sept sages, pourquoi pas six ou huit ? Au fur et à mesure de notre lecture nous retrouvons, tel un leitmotiv, ce chiffre sept. Le jeune prince a étudié pendant sept ans, il a été confié à sept maîtres, il a étudié les sept arts libéraux, il y a sept jours de répit pour le prince, les sages font sept récits, l'impératrice également, il y a sept bulles sous le lit d'Hérode, etc.

Le nombre sept est le symbole d'une totalité. Il est le nombre de l'achèvement cyclique et de son renouvellement, de l'accomplissement d'un temps, d'une phase. Le huitième jour, celui où Florentin pourra parler, symbolise l'avenir. Il est achèvement et complétude, symbole de résurrection et transfiguration. Selon saint Augustin, au delà du septième jour, le huitième marque la vie des justes et la condamnation des impies. Et effectivement, Florentin revient en quelque sorte à la vie, lavé de toute faute, alors que sa marâtre sera condamnée.

Ce roman des *Sept Sages* ouvre de nombreuses pistes de réflexion. A chacun de suivre celle qui lui parle le plus et de se laisser emporter par les fables développées au sein de l'histoire-cadre. Mais quelle que soit la piste choisie, il s'agira toujours d'une série de récits contrastés qui traduisent les deux faces de l'humanité, l'une toute de lumière où règnent la parole vraie et le savoir, représentée par les sages, l'autre, faite d'ombres, de fausseté et de silence dissimulateur, incarnée par l'impératrice.